

**À ma soeur!**  
**Froide révolte**  
**À ma soeur!, France / Italie 93 minutes**

Dominique Pellerin

Le cinéma québécois des années 90  
Numéro 216, novembre–décembre 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59167ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)  
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pellerin, D. (2001). Compte rendu de [À ma soeur! Froide révolte / À ma soeur!, France / Italie 93 minutes]. *Séquences*, (216), 44–44.

## À MA SŒUR ! Froide révolte

Depuis plus de 25 ans, Catherine Breillat invente une nouvelle représentation de l'imaginaire amoureux (érotique) féminin. La subversion de certains clichés de représentation n'est toutefois pas sans choquer certaines susceptibilités ni sans provoquer quelques remous. Or, « [a]u-delà de la verveur du langage des personnages, de l'audace des images exhibées sans détour ni afféterie — d'aucuns diraient avec *impudicité* —, c'est surtout la nature du désir féminin proposée par Breillat qui indispose » et qui, film après film, continue de surprendre, voire même de scandaliser. Ainsi, c'est moins l'impudicité des images d'**À ma sœur !**, son dernier long métrage, qui choquent le spectateur (la caméra de Breillat s'y fait plus discrète : les fellations sont tournées de dos, la sodomie est plus suggérée que montrée, etc.), que la violence inattendue de la scène finale ainsi que le constat qui la sous-tend.

Indéfectible à sa démarche et à la réflexion amorcée avec son premier roman, *L'Homme facile*, toujours mue par la même indignation contre le conformisme, le puritanisme et cette idée que l'affranchissement des femmes passerait par les hommes, la cinéaste sonde encore une fois le territoire symbolique féminin, creusant ses thèmes fétiches : les femmes, leur sexualité et leurs rapports nécessairement conflictuels avec les hommes. Avec **À ma sœur !**, Catherine Breillat s'attaque pour une troisième fois, après **Une vraie jeune fille** et **36 fillette** (1987), à la sexualité adolescente, mais, ici, dédouble judicieusement son héroïne, ce qui lui permet, entre autres, d'effleurer au passage l'étrange amalgame de complicité et d'exaspération que supposent les relations entre sœurs. C'est d'ailleurs dans cet habile portrait de la cruauté que l'art de Breillat se révèle le plus fort, au hasard des sous-entendus impitoyables que s'échangent les jeunes comédiennes Anaïs Reboux (une belle révélation) et Roxane Mesquida.

Un amalgame de complicité et d'exaspération



Pendant des vacances familiales à la mer, Elena, 15 ans, superbe et frivole, est déflorée par un jeune italien séducteur sous le regard envieux mais critique de sa cadette, Anaïs, 12 ans, que l'obésité rend lucide et perspicace devant les discours ronflants de Fernando.

Terriblement banale, l'histoire d'**À ma sœur !**, desservie par la légèreté du ton, l'usage d'archétypes réducteurs, l'artificialité des échanges « amoureux », un certain éparpillement narratif, l'absence de plages de transition entre les plans et séquences des premiers deux tiers du film et l'impression d'arbitrarité du découpage qui s'ensuit, laisse perplexe, sinon déçoit, et souffre d'une lourde prétention didactique. En fait, **À ma sœur !** ne tire véritablement de force que du dédoublement de la figure féminine principale. Comparable au va-et-vient qu'instaurait la voix off de **Romance** entre les mécaniques corporelle et cérébrale, cet artifice permet de marquer une scission entre corps et esprit, d'établir une distinction entre « objet » et « sujet ».

Constamment assaillie par les reproches et humiliations non seulement de sa sœur mais de ses parents, Anaïs n'existe qu'en fonction du regard des autres et, surtout, du regard qu'elle pose sur les autres. Il est à cet égard plutôt révélateur que dans ces plans où Anaïs apparaît seule elle n'existe que par l'évasion (jeux amoureux imaginaires dans la piscine, chansons inventées sur la plage), motifs qui font à la fois ressortir ses désirs, sa grande solitude et son ressentiment envers ceux qui l'excluent. Témoin captif du monde qui l'entoure, Anaïs s'initie « par procuration » aux rouages de la séduction et, ainsi, gagne en lucidité ce qu'en perd sa sœur, simple objet de désir.

Malgré la force du sujet abordé et l'ambition de la cinéaste, la rancœur sourde d'Anaïs, qui s'accumule tout au long des scènes plus légères de marivaudage et qui éclate dans le violent final, souffre d'un symbolisme trop appuyé. Le viol de la jeune Anaïs, après le meurtre brutal de sa mère et de sa sœur, ne peut s'interpréter que comme l'actualisation de son inconscient. Cet acte d'extrême violence permettrait à la jeune fille de prendre possession d'elle-même, c'est-à-dire de rompre les liens qui l'assujettissaient, mais aussi de « s'affranchir » en refusant d'admettre qu'il y a eu viol, c'est-à-dire en posant son premier acte « personnel » lui permettant de s'imposer en tant que véritable sujet.

Le plus choquant, dans **À ma sœur !**, serait donc moins la sodomie indélicate d'une jeune fille par un jeune dragueur ou le viol d'Anaïs, que cette mise en parallèle de la violence du viol à celle, plus subtile mais non moins importante, de la violence que constitue la trahison du désir amoureux, la compromission liée au plaisir de plaire qu'incarne Elena.

**Dominique Pellerin**

France/Italie 93 minutes — Réal. : Catherine Breillat — Scén. : Catherine Breillat — Photo : Yorgos Arvanitis — Mont. : Pascale Chavance — Son : Jean Minondo — Déc. : François Renaud Labarthe — Cost. : Catherine Meillan — Int. : Anaïs Reboux (Anaïs), Roxane Mesquida (Elena), Libero de Rienzo (Fernando), Arsinée Khanjian (la mère), Romain Goupil (le père), Laura Betti (la mère de Fernando), Albert Goldberg (le tueur) — Prod. : Jean-François Lepetit — Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.